

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, EDITEURS-PROPRIETAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

VIE DE MME D'YOUVILLE

FONDATRICE DES

SEURS DE LA CHARITE (SEURS GRISES)

DE VILLE-MARIE, DANS L'ILE DE MONTRÉAL, EN CANADA.

1 vol. in-8 de XXIX-491 pages. Prix franco \$1.00

Cette vie est écrite par M. l'abbé Faillon, de la Compagnie de Saint-Sulpice, auteur universellement et avantagusement connu de tous ceux qui s'occupent de l'histoire du Canada, sur laquelle il a tant écrit. L'ouvrage est illustré de cinq belles gravures en acier, outre le portrait de Mme d'Youville et un fac-similé d'une de ses lettres.

PRÉFACE.

Les œuvres de Mme d'Youville en faveur des malheureux, sa charité inépuisable, son zèle courageux et magnanime, et toutes ses autres rares qualités, pourraient nous autoriser à intituler sa Vie : La femme forte du Canada dans la personne de Mme d'Youville. On voit en effet réunis en elle, ainsi que toute la suite de cet ouvrage le montrera, les traits divers sous lesquels l'Esprit saint s'est plu à nous peindre le caractère de la femme forte. Mais si d'autres femmes célèbres pouvaient partager ce titre avec Mme d'Youville, elle a par-dessus toutes ces héroïnes de la charité une prérogative singulière, qui la met comme dans un rang à part. C'est qu'elle a été particulièrement suscitée pour faire honorer, par l'institut qu'elle a établi, le Père éternel, comme source de toute charité et de toute compassion sur les misères des hommes. On verra dans cette Vie, que, conséquemment à cette vocation, elle fit ériger dans l'hôpital général de Villemarie une chapelle sous le titre du Père éternel, et voulut que chaque jour ses filles lui rendissent des devoirs particuliers, et allassent puiser dans sa charité immense les sentiments de commisération dont elles doivent être animées dans l'exercice de leurs fonctions à l'égard des pauvres.

Vocation bien singulière sans doute, et peut-être sans exemple. Car il est manifeste que le Père éternel a eu dessein de se mettre lui-même comme en oubli et de donner Jésus-Christ, son Fils, comme l'objet de la première religion de l'Eglise. En reconnaissance de l'amour que ce cher Fils lui a témoigné, et de la gloire qu'il lui a procurée par sa mort, le Père éternel le rend participant de tous ses honneurs : ou plutôt se cachant sous lui, il se contente de recevoir nos hommages dans la personne de son Fils, qui les lui rend ensuite pour nous, ce qui est la dernière religion, la religion consommée. C'est pourquoi l'Eglise, instruite de ces secrets divins, emploie l'année chrétienne tout entière à célébrer Jésus-Christ dans ses mystères ou dans ses saints : et durant tout ce temps vous ne voyez pour honorer le Père éternel que la seule fête de la Trinité, qui même n'est que la rit double, sans octave quoiqu'elle en méritât une plus solennelle que toutes les autres fêtes ensemble, et où l'on fait encore mémoire du dimanche, c'est-à-dire de Jésus-Christ. La vocation de Mme d'Youville et de son institut à honorer directement et à invoquer tous les jours la personne adorable du Père éternel, est donc une vocation comme exceptionnelle dans l'Eglise, et doit avoir un motif digne de la sagesse divine qui la lui avait inspirée.

Ce motif nous semble être tiré du dessein même de Dieu dans la fondation de la colonie de Montréal. Le dessein dont nous parlons, et que l'on voit exposé dans la nouvelle Vie de la sœur Bourgeois, fondatrice de la congrégation de Villemarie, était d'offrir dans cette colonie une image de l'Eglise primitive dans la sainteté des premiers colons, et pour cela d'y répandre l'esprit de la sainte famille de Jésus, Marie et Joseph, par trois communautés nouvelles, qui s'y établirent en effet : le séminaire de Saint-Sulpice, la congrégation de Notre-Dame, et les religieuses de Saint-Joseph. La dévotion singulière de Mme d'Youville pour le Père éternel, qui doit persévérer dans son institut, ne nous permet pas de douter que cette société nouvelle n'ait été formée pour développer le plan de la sagesse divine sur la colonie de Villemarie, en faisant paraître dans le zèle de cet institut envers les malheureux, quel-

ques traits sensibles de la charité du Père éternel et de sa providence inépuisable sur les besoins des hommes. Nous verrons en effet que Mme d'Youville a légué pour héritage à son institut son immense confiance au Père éternel ; que c'est dans cette source intarissable que ses filles, dignes héritières de son esprit, ont puisé jusqu'à ce jour les secours de tous genres qu'elles ont prodigués à tant de malheureux, et qu'enfin elles ont été à leur égard une expression sensible de la divine Providence.

Pour qu'on puisse mieux apprécier la conduite de Dieu sur Mme d'Youville, nous diviserons cette Vie en trois parties. La première exposera les motifs dont il se servit pour la préparer à être un digne instrument des deux grandes œuvres qu'il voulait exécuter par elle : le rétablissement ou plutôt la création de l'hôpital général de Villemarie, et la formation de l'institut des sœurs de la Charité. Dans la seconde, on verra Mme d'Youville opérant avec autant de courage que de succès la première de ces œuvres, et triomphant de tous les obstacles que son zèle rencontra dans les temps difficiles qu'elle eut à parcourir. Dans la troisième, nous la montrerons formant les sœurs de la Charité et leur communiquant l'esprit qu'elle avait reçu de Dieu pour perpétuer ses vertus, et surtout son dévouement sans bornes envers les pauvres. Enfin, nous joindrons à la Vie de Mme d'Youville des Notices sur les sœurs qu'elle forma elle-même, et sur celles qui furent formées par la mère Despins, qui lui succéda immédiatement dans la conduite de son institut. Ces notices montreront d'une manière sensible l'esprit de Mme d'Youville toujours vivant dans ses filles, et donneront une histoire abrégée de l'institut depuis la mort de la fondatrice jusqu'à ces derniers temps.

Les personnes qui liront cette Vie avec un esprit chrétien auront lieu d'admirer l'action de la divine Providence dans la formation des œuvres de Mme d'Youville, et reconnaîtront dans leur conservation jusqu'à ce jour une nouvelle marque de la divinité de la religion, aussi bien que de la vérité de l'Eglise catholique, seule en possession de la vraie charité. Nous prions Dieu de leur inspirer, à l'occasion de cette lecture, l'amour des vertus dont Mme d'Youville a laissé de si beaux exemples, surtout de cette parfaite confiance en Dieu et de cette charité sincère et généreuse qui ont été les caractères distinctifs de sa vie, et ont attiré tant de grâces sur elle-même et sur son institut.

Pour mieux faire apprécier cette intéressante biographie, nous donnons ci-dessous le récit émouvant de l'incendie de l'hôpital général en 1765. C'est là que l'on verra éclater la haute vertu de cette grande servante du Seigneur et sa parfaite soumission dans les plus rudes épreuves :

CHAPITRE VIII.

DIEU ÉPROUVE DE NOUVEAU LA CONFIANCE DE MME D'YOUVILLE EN PERMETTANT QU'UN AFFREUX INCENDIE RÉDUISSE EN CENDRES L'HÔPITAL GÉNÉRAL.

L'incendie dont Mme d'Youville fait mention dans le chapitre précédent, et qui coïncida avec la perte de ses fonds de France, fut un autre événement que Dieu sembla n'avoir permis que pour montrer d'une manière sensible et frappante les soins de sa providence sur elle et sur les œuvres dont il l'avait chargée. Le 18 mai 1765, à deux

heures et demie de l'après-midi, le feu occasionné par des cendres chaudes qu'on avait déposées dans le grenier d'une maison de la rue Saint-François-Xavier, faisant angle à celle du Saint-Sacrement, éclata tout à coup ; et comme ce jour-là il soufflait un grand vent, l'incendie gagna bientôt les maisons voisines avant qu'on pût se mettre en mesure d'essayer de l'éteindre. Au premier bruit de l'alarme, Mme d'Youville, toujours prête à porter secours aux malheureux, s'empressa d'envoyer ses sœurs et d'autres personnes sur le lieu de l'incendie, afin d'aider à l'éteindre, ou du moins à transporter les effets qu'on pourrait sauver, sans qu'elle se doutât alors qu'elle dut en être elle-même la principale victime. Le feu avait pris à près de dix arpents de chez nous, écrivait-elle en rendant compte de cet événement, et nous étions à plus de deux arpents hors de la ville. D'ailleurs, j'avais peine à me persuader que Dieu ne conservât pas notre maison, qui était, comme vous le savez, l'asile des misérables. Dans cette idée, je ne me pressai pas de rien sauver, et même j'envoyai en ville tous ceux et celles qui étaient en état d'aider. Pendant que les sœurs s'efforçaient de prêter leurs secours aux incendies, en transportant tous les effets qu'elles pouvaient enlever, la violence du vent, qui semblait s'être accrue avec l'incendie, eut bientôt porté les flammes sur les maisons voisines, en descendant vers la rue Saint-Paul. L'incendie se communiqua si rapidement des deux côtés de la basse ville, depuis l'Hôtel-Dieu jusqu'à la partie de la rue Saint-Pierre qui fait face à l'hôpital général, que plus de cent maisons devinrent en très peu de temps la proie des flammes, et qu'enfin l'hôpital général lui-même, quoique assez éloigné des remparts, se trouva exposé au danger le plus imminent. Il serait difficile de se représenter le sentiment d'effroi qui glaça les filles de Mme d'Youville, lorsqu'elles entendirent répéter à leurs oreilles que le feu menaçait également l'hôpital général. Aussitôt, précipitant leurs pas de ce côté, elles se hâtèrent d'accourir, et virent bientôt des matières enflammées, emportées par la violence du vent, tomber en si grande quantité sur leur bâtiment et sur leur église, alors convertis de bardeaux de cèdre, qu'elles semblaient, malgré la diligence qu'elles mettaient à s'y rendre, arriver que pour être les tristes spectatrices d'un embrasement qui tous les efforts humains ne pourraient arrêter. En effet, elles arrivaient à peine que la flamme s'éleva, et bientôt toute la toiture fut en feu.

Il eût été inutile d'essayer de l'éteindre, tout ce que purent faire Mme d'Youville et ses filles, dans cette extrémité, ce fut de transporter hors de la maison ce qu'elles purent à en retirer de linges, d'effets et de meubles. Mais la grande activité du feu, qui du toit gagna rapidement tous les étages inférieurs, ne leur permit d'en sauver qu'une bien petite partie, et encore leur fut-elle presque entièrement enlevée. Pensées particulières, qu'elles ne connaissaient pas, se tint présentes avec des voitures, comme pour leur porter secours, elles s'empressèrent de leur confier tout ce qui leur tomba sous la main, croyant avoir mis en sûreté par ce moyen environ quarante charrettes de hardes. Elles ne savaient pas que ces prétendus amis, par une résolution aussi atroce qu'injuste, avaient bien osé se couvrir du masque hypocrite de la compassion et de la pitié pour les dévouer elles et leurs pauvres, et les réduire ainsi au plus extrême dénûment ; car ils ne reparurent plus après l'incendie, et tout ce qu'ils avaient emporté fut perdu pour elles sans retour.

Bien plus, par un effet de la précipitation avec laquelle elles transportaient et amassaient hors de la maison tous les effets qu'elles s'efforçaient de ravir aux flammes, elles ne s'aperçurent pas d'abord que l'endroit où elles les déposaient était exposé au vent et trop rapproché du feu, la plupart de ces effets seraient consumés à la fin de ce qui arriva en effet de la sorte. La plus grande partie de ce que nous avons sorti de la maison, écrivait Mme d'Youville, avait été mise sous le vent, et a été consumée là où elle était. Un ballot composé de beaucoup de bonnes hardes a été brûlé à la porte même, avec plus de vingt coffres. Enfin Mme d'Youville ayant recommandé à la sœur sacristine de transporter promptement le linge de l'église dans une certaine place qu'elle lui indiqua, et cette sœur s'imaginant qu'il serait en plus grande sûreté dans une autre où elle le mit, il arriva que tout ce linge fut

brûlé dans cette dernière place : accident qui rendit cette sœur incalculable. Elle attribuait cette perte au peu d'abstinence qu'elle avait tenuoigie en cette occasion, et s'accusait elle-même avec l'autant plus de raison que si ce linge eût été déposé à la place indiquée par Mme d'Youville, il eût été préservé du feu. Le vent étant si violent et si affreux, continue Mme d'Youville, qu'en moins de deux heures plus de cent maisons de la ville ont été consumées. Nous avons été en cendres en très peu de temps, aussi que toutes les maisons situées sur la pointe à Cathières et que dans tout ce vaste terrain il ne reste plus que notre moulin et notre brasserie. Si j'osais me persuader que le feu fût venu chez nous, nous aurions sauvé beaucoup de nos effets. Mais l'éloignement nous faisait espérer que nous n'y serions pas compris. Nous avons perdu presque tous nos meubles, hardes, linges, lits ; et je ne crois pas qu'il nous reste la douzième partie de ce que nous avions. Le plus que nous avons sauvé, c'est de ce qui sert à l'église. Dieu l'a permis ainsi : son saint nom soit béni.

Toutefois, les bâtiments et le mobilier n'étaient pas le premier objet de la sollicitude de Mme d'Youville. Dès qu'elle avait vu quelque apparence de danger, elle avait fait sortir de l'hôpital tous les pauvres, les enfants trouvés et les autres personnes dont il était l'asile, et les avait fait mettre à l'écart dans les fenêles de la maison. Il serait difficile de rendre les sentiments qu'un spectacle si déchirant leur faisait éprouver à tous. Quelle scène plus attendrissante que la vue de ces pauvres, dépourvus de tout en un instant, sans asile et sans secours, dispersés çà et là, le cœur accablé par la douleur et la tristesse, et plus loin leurs charitables et généreuses protectrices, réduites elles-mêmes à l'impuissance de les soulager, portant leurs yeux baignés de larmes sur ces bâtiments que les flammes achevaient de mettre en cendres. Cette troupe choisie de vierges chrétiennes, qui semblaient être plus unies encore par cette ruée éprouvée qu'elles ne l'avaient été jusque alors, se tenaient auprès de leur mère pour leur sacrifice à celui qu'elle offrait alors elle-même à Dieu. Toutes se voyaient sans asile, toutes étaient également réduites au plus entier dépourvement ; mais toutes se sentaient soutenues par la vue de Mme d'Youville, dont la présence seule tempérait leur douleur et fortifiait leurs cœurs défaillants, et qui, en femme vraiment forte, regardait alors avec l'accent de la soumission la plus parfaite et de l'abandon le plus universel à la divine Providence, ces paroles du saint homme Job : Le Seigneur nous avait tout donné ; le Seigneur nous a tout ôté ; il n'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni !

Mais ce n'était pas assez pour sa foi vive et magnanime de se borner dans une pareille circonstance à des vœux d'une juste commisération. Elle savait que si rien n'arrive dans ce monde que par l'ordre ou la permission divine, rien, comme nous l'apprend l'Apôtre, n'arrive que par l'arrangement de ceux qui veulent être à Dieu, et qu'enfin Jésus-Christ nous ayant merité tous les biens par sa croix, la croix, quand il plaît à Dieu de nous l'imposer, est le signe certain de sa bénédiction, que nous réservons. Nous avons raconté qu'en 1745, lorsqu'elle vit sa petite communauté naufragée dispersée sur un premier ancrage qui la dépourvait de tout, elle se réjouit devant Dieu de cet événement, que sa foi lui fit entrevoir comme le gage assuré d'une plus grande perfection, à laquelle Dieu voulait élever toutes ses filles en leur faisant pratiquer la vie commune et la stricte pauvreté, ce qui arriva en effet de la sorte. Dans ce second ancrage, qui réduisit en cendres son hôpital, sa foi lui découvrit un signe certain des bénédictions que Dieu voulait donner par lui-même à cette œuvre pour la rendre à jamais ferme et durable, elle le bénit dans son cœur de cet événement, comme d'une grâce des plus signalées ; et voulant faire passer dans le cœur de ses filles ces sentiments de foi vive et généreuse dont le sien était rempli, elle s'adressa à elles, et à la vue de ces bâtiments que les flammes achevaient de détruire, elle leur dit d'un ton ferme et assuré : Mes enfants, nous allons réciter le Te Deum à genoux, pour remercier Dieu de la croix qui l'a fait de nous envoyer. Toutes à l'instant se prosternèrent, à l'exception d'une seule qui, plus sensible que les autres à cet affreux désastre, ne peut comprendre, dans le